

À SON ARRIVÉE AU GALLO NERO, Nicolas n'eut pas l'impression de descendre à l'hôtel, mais plutôt de pénétrer dans une grande et belle demeure ocre, au toit carmin et aux volets verts. Des Lamborghini, des Ferrari, des Porsche et des Jaguar étaient garées un peu à l'écart. Il grimpa une volée de marches et la porte s'ouvrit. Une femme élancée en tailleur noir susurra son nom comme une mélodie. Elle les introduisit, Malvina et lui, dans un salon qui n'avait rien d'une réception, mais qui ressemblait plus à l'entrée accueillante d'une maison d'amis : le sol dallé, les solives au plafond, la cheminée de pierre surmontée d'un tableau représentant un coq noir, de profonds canapés blancs rehaussés de coussins aux couleurs vives, quelques plantes, des tables basses couvertes de livres et de revues. Au-delà des baies vitrées s'ouvrait une terrasse éclairée à la chandelle, d'où lui parvinrent des murmures de voix, de rires, le tintement des glaçons dans les verres, les arpèges d'un piano qui jouait *The Girl from Ipanema*. Le Gallo Nero fleurait bon la cannelle et le soleil, le citron et la lavande, mais surtout, respirait le plaisir et l'argent.

Deux semaines plus tôt, à Paris, par une journée caniculaire du début juillet, Frédérique, une jolie journaliste aux yeux bleus et au large sourire, qui officiait pour un magazine de luxe, lui avait glissé à l'occasion d'un déjeuner à la Cigale Récamier : « Nicolas, il faut absolument que vous alliez au Gallo Nero. » Et d'ajouter que c'était l'endroit rêvé pour une escapade dorée. Le nom était facile à retenir. Le Coq noir. Il s'était renseigné. Un hôtel très sélect. De ceux où ne se retrouvent que de rares élus. Perché sur une petite île de la côte toscane, il disposait d'une plage de rochers privée, à laquelle on accédait par un ascenseur à la James Bond, à flanc de falaise. Son chef était réputé, tout comme ses courts de tennis en terre battue et sa piscine d'eau de mer à débordement. Les tarifs étaient vertigineux. Mais c'était tentant. Il mourait d'envie de fuir la touffeur de l'été parisien. Et il n'était pas revenu sur la côte italienne depuis 2003, depuis ce voyage avec François, son meilleur ami. Il appela le Gallo Nero, une voix condescendante lui répondit : « Désolé, *Signor*, nous sommes complets à ces dates. Il faut réserver des mois à l'avance. » Il marmonna deux mots d'excuse, puis reprit : « Je peux vous laisser mon nom et mes coordonnées, au cas où une chambre se libérerait ? C'est l'anniversaire de ma fiancée, et... eh bien... » Soupir à l'autre bout du fil. Qu'il

interpréta comme un oui, aussiprécisat-il : « Nicolas Kolt. » Avant même d'avoir pu donner son numéro, il entendit comme un gémissement contenu. « Pardon? s'étrangla la voix. Vous avez dit Nicolas Kolt? » Il commençait à en avoir l'habitude, mais c'était toujours aussi agréable. « L'écrivain? L'auteur de *L'Enveloppe*? *Signor*, vous auriez dû vous présenter, nous avons, bien entendu, une chambre pour vous, une de nos plus belles, en fait, avec une vue imprenable sur le Monte Argentario. Redites-moi, quand pensiez-vous venir, *Signor* Kolt? »

Il débarqua tard dans la soirée du jeudi, une Malvina épuisée sur les talons, à l'issue d'un long périple, un vol Paris-Charles-de-Gaulle – Rome-Fiumicino, où un chauffeur attendait de les conduire jusqu'au littoral. Ce vendredi matin, Malvina dort encore dans leur grand lit. La chambre est d'un raffinement poussé à l'extrême : un camaïeu de grège et sable courant des tentures aux parures de lit, de délicates aquarelles de villages italiens, quelques roses de jardin, des coupelles de figues et de raisin, sans oublier l'enveloppe contenant les vœux de bienvenue personnalisés du *dottore* Otto Gheza, le directeur de l'hôtel.

Nicolas se lève tôt, en prenant soin de ne pas réveiller Malvina, et jette un coup d'œil au balcon, avec ses deux méridiennes, sa table en teck, ses lauriers en pot de grès. Il enfle son maillot de bain, ainsi que le peignoir moelleux suspendu à la porte du vestibule. Puis il descend prendre son petit déjeuner sur la terrasse, empochant un Moleskine noir et un stylo-plume Montblanc.

Il ne peut s'empêcher de remarquer que tout le personnel, de la femme de chambre à la serveuse préposée à l'eau minérale, semble connaître son nom. Ils le connaissent et le prononcent comme il faut, à la russe, avec un « o » fermé, comme s'ils savaient qu'il s'agissait d'une abréviation de Koltchine. Ils lui sourient, d'un sourire simple et franc, sans obséquiosité ni vaine courbette.

Pendant le vol, il avait expliqué à Malvina que le Gallo Nero disposait de peu de chambres, une vingtaine tout au plus. L'établissement fermait en hiver, mais affichait complet d'avril à septembre. Il lui raconta la légende du Gallo Nero, découverte sur le site : un lieu unique, fruit de l'imagination d'un pilote américain et d'une héritière romaine qui étaient tombés amoureux et avaient fait construire cette villa surplombant la mer dans les années soixante. Trente ans plus tard, comme ils n'avaient pas d'enfants, ils vendirent la propriété à un riche Italien qui la transforma en hôtel. Nicolas s'y attendait, Malvina trouva l'histoire follement romantique.

Le buffet du petit déjeuner est dressé sous de grands dais carrés. Il n'y a presque pas de bruit. Tout juste le chuchotis d'une fontaine, le pépiement d'un oiseau, un avion très haut dans un ciel sans nuages. En dépit de l'heure matinale, plusieurs clients sont déjà attablés. Nicolas est conduit jusqu'à une table qui donne sur la baie. Il s'assied, face à la mer qui scintille, turquoise, tachetée çà et là de yachts, de ferries et de navires de croisière. Un maître d'hôtel lui demande s'il souhaite du thé ou du café, il précise du Lapsang souchong. On lui apporte une lourde théière en fonte cuivrée. Il patiente un instant, s'en verse une tasse. Un homme en costume sombre passe et lui glisse : « Bonne journée, *Signor* Kolt. » Nicolas salue en retour, il s'agit sans doute du directeur de l'hôtel, le Dr Gheza, peut-être aurait-il dû dire quelque chose, se lever. Il sirote une gorgée de thé, savoure son arôme fumé, sort le carnet de sa poche et l'ouvre devant lui, à la première page. Il relit ses dernières notes. Des notes pour ce fichu livre qu'il prétend écrire. Des notes pour donner le change, pour que l'on puisse dire, en toute bonne foi, que Nicolas Kolt travaille sur son nouveau roman, celui qu'ils attendent tous, le suivant, oui, celui-là même. Des notes pour qu'Alice Dor, son éditrice et agent française, et Dita Dallard, son attachée de presse, respirent un grand coup. Tout comme sa mère, Emma

Duhamel, née Van der Vleuten, sa compagne Malvina Voss, Delphine Valette – son ex – et sa fille Gaïa Garnier, Elvire Duhamel et Roxane Van der Vleuten, ses tantes. Des notes aussi pour Lara Martinvast, sa meilleure amie, Isabelle Pinson, sa banquière, Corinne Beyer, sa conseillère financière... Pour Agneta Sandström, son éditrice suédoise, Carla Marsh, son éditrice américaine, Marije van Rietschoten, son éditrice néerlandaise, Alina Vilallonga, son éditrice espagnole, et ainsi de suite... Pour rassurer toutes ces femmes qui l'entourent et veillent fébrilement sur lui, dans le monde de l'édition et ailleurs. Nicolas écrit son nouveau roman. Regardez-le, occupé à griffonner, le stylo fiévreux. Si elles savaient, toutes autant qu'elles sont, que son carnet ne renferme que des gribouillages épars, des phrases incohérentes, des idées jetées en vrac, des mots enfilés à la va-vite.

Nicolas repense à la facilité de son travail sur *L'Enveloppe*. Il est assailli de remords. Ce roman-là, il l'a écrit quatre ans plus tôt, sur une table branlante dans la cuisine de Delphine, rue Pernety, avec Gaïa qui babillait d'un côté, la bouilloire qui sifflait de l'autre, tandis que Delphine téléphonait à sa mère ou au père de Gaïa. Rien ni personne n'aurait pu empêcher les mots de jaillir, de déferler avec passion, colère, peur et délice. Pas un instant son inspiration ne s'est tarie. Combien de fois s'est-il confié à la presse? Apparemment, les journalistes ne se lassaient pas. L'inspiration vous est-elle vraiment venue après le renouvellement de votre passeport? lui demandaient-ils aujourd'hui encore. Comment Nicolas pourrait-il leur avouer qu'il n'y avait pas de nouveau livre, parce qu'il n'en prenait pas le temps, qu'il préférerait se complaire sous les projecteurs, se délecter de l'adulation sans faille de ses lecteurs?

À sa gauche, un couple grave et silencieux. Nicolas les observe. Il aime regarder les gens, leurs visages, leurs tenues, leurs montres. Depuis toujours, il se passionne pour les montres. Et maintenant, avec cette gloire récente et la fortune qui en découle, il remarque aussi les griffes, les logos, les créations de grand couturier, les chaussures de marque, les accessoires de luxe, une tendance qui exaspérait son ex, Delphine. À l'époque pénible de leur rupture, elle lui reprochait sans cesse combien il avait changé, à quel point il était devenu superficiel.

L'homme lit, la femme est absorbée dans la contemplation de ses ongles. Des Français, suppose-t-il. La cinquantaine. Lui est mince, très bronzé, le cheveu qui se raréfie – ce qui le contrarie assurément. À son poignet, une Breguet. Polo bleu marine piqué d'un crocodile. Madame a adopté les mèches des femmes de son âge. Blonde ménopausée. Robe chemisier vert amande. Il se demande s'ils ont fait l'amour récemment. À la crispation qu'il décèle autour de ses lèvres, elle ne doit pas jouir souvent. Et certainement pas avec son mari, vu comme elle se détourne de lui. Il mâchonne des céréales en buvant son café, elle picore une salade de fruits. Un instant, elle délaisse sa manucure pour regarder la mer. Son visage se pare d'une certaine mélancolie. Elle a dû être jolie, autrefois.

À sa droite, un autre couple, plus jeune. Elle a la trentaine. Le type méditerranéen, le teint bistre, les épaules rondes, la crinière rebelle, indomptable même. Lunettes noires, marque italienne. Son compagnon est grassouillet, velu, la cigarette vissée au coin du bec. Une Rolex Daytona noire. Sur la table, il a aligné ses trois portables comme des pistolets fumants. Il en prend un, parle fort tout en tirant sur sa cigarette. La femme se lève pour admirer le paysage. Déception, elle a des jambes courtaudes, la cheville épaisse. Elle porte des chaussures à talons compensés, ornées de sangles brillantes, qu'elle doit garder au pied de son lit, et enfiler même pour aller aux toilettes.

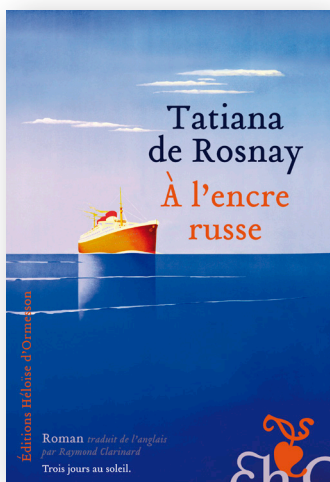
Nicolas choisit son petit déjeuner. La carte est abondante et appétissante. Il se décide pour du *birchermüesli*, melon et yaourt. Les Français viennent de quitter leur table. Il espère

ne jamais finir comme ça, rongé par l'amertume. Il pense à sa mère, Emma. Revoilà la culpabilité. Il n'est pas passé la voir depuis un moment. Dans un coin de sa tête, il se promet de l'appeler. Tout en avalant son muesli, il imagine sa mère dans son appartement de la rue Rollin, pavée et tranquille, où il a grandi. Les rangées de livres le long du couloir, les journaux qui s'amoncellent dans le bureau, la rumeur lointaine et continue de la circulation rue Monge qui monte par les fenêtres ouvertes, les murs empreints de littérature et de savoir. Sa mère penchée sur une pile de copies, stylo rouge à la main. Ses annotations sûres et rapides sur le papier. Il va l'appeler, aujourd'hui, il le faut, ils bavarderont un peu, il lui proposera une date pour un déjeuner, quelque part entre la signature à Singapour et sa tournée en Scandinavie, et il l'accompagnera dans ce restaurant grec qu'elle aime bien, rue Candolle. Il s'assiéra avec elle, l'écouterà se lamenter sur sa relation à éclipse avec Renaud, un divorcé cyclothymique, sur ses difficultés avec les élèves de philosophie du collège Sévigné. Et comme toujours, il se dira qu'elle ne fait pas ses cinquante-deux ans, belle encore avec ses yeux d'un gris voilé, sa peau blanche qui s'empourpre quand elle est en colère, sa mère, et son accent belge qu'elle n'a jamais perdu en trente ans de vie à Paris. Seule depuis la mort de son père, dix-huit ans plus tôt. Nicolas est leur fils unique. Elle a vu défiler les amants, et quelques compagnons malencontreux, mais elle vit toujours seule, en dépit de sa liaison. Il fait peu de doute qu'au cours de ce repas, au-dessus d'une moussaka, elle le fixera de son regard de brume et lui demandera : « J'espère que tout ça ne t'a pas trop changé? » Et en disant « tout ça », elle aura un de ses gestes gracieux, dessinant des bulles dans l'air. Nicolas sait qu'elle revoit régulièrement son ex, Delphine, qui vient déjeuner ou prendre le thé chez elle avec Gaïa, sa fille de treize ans, cette petite Gaïa qu'il a vue grandir ces cinq dernières années. Il sait qu'elles s'assoient dans la cuisine d'Emma et qu'elles parlent de lui. Et elles disent qu'il a changé. Oui, « tout ça » l'a changé. Comment aurait-il pu en être autrement?

Soudain, Malvina surgit à la table du petit déjeuner. Le visage bouffi de sommeil, la marque des draps sur les joues comme des rides qui la vieillissent. Elle est étrangement pâle.

« Joyeux anniversaire, lui dit-il. Vingt-deux ans! »

[...]



Tatiana de Rosnay, *À l'encre russe*
Roman traduit de l'anglais par Raymond Clarinard

368 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-215-5

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2013 | www.heloisedormesson.com